

VIRGINE PREVOST

**L'urbanisme des Ibādites maghrébins médiévaux
et le cas particulier de Djerba**

Abstract

The discussion on the architecture of North-African Ibadites is usually reduced to the famous Mozabite cities which are heirs to the first Ibadite capitals of Tāhart and Sadrāta. In the Mzab region, the cities guarded by ramparts and watchtowers are built around a central mosque; naturally enough, to the small mosques which are situated outside the walls less importance is attached than to the great mosque dominating the town. As for the Ibadites of Jerba, they have not constructed any urban centers. Their numerous mosques, often quite modest, are spread all over the island and are venerated with equal importance by the inhabitants. Some buildings belong to the island's defence mechanism network in which small mosques are responsible for scrutinizing the coasts while bigger, fortified mosques are equipped sufficiently to resist sieges. The third case discussed in the study is the Libyan Jebel Nafūsa where numerous isolated mosques are to be found; in this mountainous country, however, there are also many fortified granaries meant to protect the population against the possible dangers. Although the Ibadites share the same defensive concern, the three studied regions show different architectural concepts closely related to their topography and to the way of life imposed on the local population by the natural circumstances. The model of a sole mosque around which a fortified city develops is peculiar exclusively to the Mzab region.

L'architecture des ibādites nord-africains est communément rattachée à l'Algérie puisque c'est dans ce pays qu'ils ont bâti leurs ensembles urbanistiques les plus connus, d'abord à Tāhart, puis à Sadrāta et enfin dans le Mzab. Nous n'avons que peu d'indications sur la première capitale ibādite, fondée dans la seconde moitié du VIII^e siècle par le premier imam rustumide 'Abd ar-Raḥmān. Al-Bakrī évoque une ville ceinte par un

mur percé de plusieurs portes et dont la qaṣba, nommée *al-ma'sūma* / l'invulnérable, surplombe le marché¹. Il précise que Tāhart est également connue sous le nom de camp militaire /*mu'askar* de 'Abd ar-Raḥmān Ibn Rustum². Les fouilles ont confirmé que la ville était conçue comme une place forte. Les murailles, couronnées de créneaux et flanquées de bastions carrés, étaient construites très soigneusement malgré l'absence de pierre de taille. À côté des quartiers propres à chaque communauté d'habitants, les archéologues ont mis à jour un vaste ensemble de constructions dont le plan se rapproche de celui des châteaux omeyyades syriens de la première moitié du VIII^e siècle. Ils ont retrouvé des chambres, des salles destinées à entreposer les provisions, les armes et les munitions, et peut-être des écuries. Il s'agit certainement de la qaṣba décrite par Al-Bakrī³. Tāhart a parfois été présentée comme une cité peuplée de semi-nomades que les habitants abandonnaient une partie de l'année pour emmener leurs troupeaux vers les pâturages⁴. Il semble au contraire que la cité possédait déjà un caractère urbain très accentué, ce que confirme la description d'Ibn aṣ-Ṣaḡīr qui y a vécu à l'époque rustumide⁵.

Après la chute de Tāhart, tombée aux mains des ṣī'ites en 296/909, l'imam déchu et ses proches vont se réfugier à Sadrāta, non loin de Ouargla. L'ancienne ville ibāḍite, complètement ensevelie sous les sables, a été fouillée à plusieurs reprises depuis la fin du XIX^e siècle: très curieusement, alors que les recherches à Tāhart n'ont pas livré le moindre vestige d'ornementation, laissant supposer que la ville en était dénuée, ce sont surtout des éléments décoratifs qui ont été exhumés des sables de Sadrāta, notamment des panneaux de plâtre finement gravés dont les élégants motifs ont suscité de nombreuses interprétations⁶. Ces décors sont absents des villes mozabites actuelles auxquelles Sadrāta, formée de différents ksours, devait jadis ressembler. On y a également découvert des vestiges militaires parmi lesquels les restes d'une tour carrée, des contreforts et des portions de rempart. L'épaisseur et l'appareil de cette muraille, exceptionnellement bâtie

¹ Al-Bakrī, *Kitāb al-muḡrib fī dīkr bilād Ifrīqiya wa-al-Maḡrib*, éd. trad. W. Mac Guckin de Slane, Paris, Adrien-Maisonneuve, 1965, p. 138/66.

² Idem, p. 141/68. Vers 1100, l'historien ibāḍite Abū Zakariyyā' appelle Tāhart *al-mu'askar al-mubārak*, le camp militaire béni. Abū Zakariyyā', *Kitāb as-sīra wa-ahbār al-a'imma*, éd. 'Abd ar-Raḥmān Ayyūb, Tunis, Ad-dār at-tūnisiyya li-an-naṣr, 1985, p. 88.

³ G. Marçais et A. Dessus-Lamare, *Tihert - Tagdempt*, „Revue Africaine”, XC (1946), pp. 24–57; R. Bourouiba, *L'architecture militaire de l'Algérie médiévale*, Alger, Office des Publications Universitaires, 1983, pp. 44–50.

⁴ B. Zerouki, *L'imamat de Tahart. Premier état musulman du Maghreb (144–296 de l'hégire)*, Paris, L'Harmattan, 1987, p. 20.

⁵ M. Mercier, *La civilisation urbaine au Mzab. Ghardaïa la Mystérieuse*, Alger, Soubiron, 1932, pp. 19–20. Voir Ibn aṣ-Ṣaḡīr, *Ahbār al-a'imma ar-rustumiyyīn*, éd. trad. A. de Calassanti Motylinski in *Actes du XIV^e congrès international des Orientalistes*, Paris, Leroux, 1908, III, pp. 3–132.

⁶ G. Marçais, *Manuel d'art musulman. L'architecture, Tunisie, Algérie, Maroc, Espagne, Sicile*, Paris, Auguste Picard, 1926–1927, I, pp. 81–93; M. Van Berchem, *Sadrata. Un nouveau chapitre de l'histoire de l'art musulman. Campagnes de 1951 et 1952*, „Ars Orientalis”, I (1954), pp. 165–168; J. Lethiellieux, *Ouargla, cité saharienne, des origines au début du XX^e siècle*, Paris, Paul Geuthner, 1983, pp. 53–59.

en gros blocs de pierre non équarris liés avec du timchent, témoignent de son caractère défensif. Elle s'élevait encore à quatre ou cinq mètres de hauteur lors des fouilles vers 1950. Il semble aussi que certaines maisons privées étaient fortifiées⁷.

Dès le début du XI^e siècle, Sadrāta est progressivement délaissée par de nombreux ibādites qui partent s'installer dans le Mzab. Ils fondent dans ce désert hostile cinq cités dont l'architecture singulière a fait l'objet de plusieurs études⁸. Les villes de la pentapole, qui n'ont sans doute pas tellement varié depuis leur création, ont été si souvent photographiées qu'elles sont bien connues du grand public. Elles se caractérisent par la concentration extrême des bâtiments, tous regroupés autour de la mosquée centrale dont le haut minaret surplombe la ville. Le caractère fortifié de ces cités est encore bien net aujourd'hui puisqu'elles ont conservé la plupart du temps leur rempart d'origine. Il s'agit soit d'une muraille indépendante, soit d'un rempart formé par les maisons elles-mêmes, serrées les unes contre les autres. Les remparts étaient autrefois munis de meurtrières et couronnés de créneaux qui ont subsisté parfois jusqu'à une époque assez récente. Des portes fortifiées, également percées de meurtrières, permettaient de contrôler les entrées dans la ville; elles comportaient généralement un étage avec une salle où se tenaient les gardes. Ces murailles étaient parfois doublées par un avant-mur et dans certains cas, les cités étaient en plus entourées par un fossé que l'on pouvait remplir d'eau à certaines époques troublées et que l'on a comblé une fois la paix revenue⁹. Il y avait également de nombreuses tours, nommées «bordjs», qui servaient à la fois de postes de guet et de défense. Ces tours, aujourd'hui caractéristiques de l'architecture mozabite, flanquaient le rempart ou étaient situées à l'extérieur de la cité à des points d'observation stratégiques. Toutefois, il n'est pas certain qu'elles aient existé dès l'origine. Il apparaît en effet dans un texte ibādite de la seconde moitié du XI^e siècle que lorsque des ennemis étaient en vue, les habitants montaient sur les chambres hautes des maisons accolées au rempart ou sur leurs terrasses et jetaient des pierres ou ce qui leur tombait sous la main aux assaillants¹⁰. Les fortifications ont peut-être été renforcées au fil des siècles mais il est certain que les cités mozabites ont toujours montré un caractère défensif affirmé. Cette région est également bien connue pour son architecture religieuse: ses mosquées, ses aires de prières et ses tombeaux particulièrement originaux ont suscité dès la fin du XIX^e siècle l'engouement du public, au point que le Mzab symbolise désormais à lui seul l'architecture des ibādites nord-africains.

⁷ M. Van Berchem, op. cit., pp. 159–160 et pp. 168–169; R. Bourouiba, op. cit., p. 51.

⁸ M. Mercier, op. cit.; M. Roche, *Le M'zab. Architecture Ibadite en Algérie*, Paris, Arthaud, 1973; H. et J.-M. Didillon et C. et P. Donnadiou, *Habiter le désert. Les maisons mozabites. Recherches sur un type d'architecture traditionnelle pré-saharienne*, Bruxelles, Pierre Mardaga, 1977; A. Ravéreau, *Le M'Zab, une leçon d'architecture*, Paris, Sindbad, 1981.

⁹ P. Cuperly, *La cité ibadite: urbanisme et vie sociale au XI^e siècle*, Awal, 3 (1987), pp. 110–113; M. Roche, op. cit., pp. 57–58; M. Mercier, op. cit., p. 164; H. et J.-M. Didillon et C. et P. Donnadiou, op. cit., p. 63 et p. 107. Sur les fortifications, les tours de guet et le fossé qui entouraient l'ancienne ville ibādite de Ouargla, voir L.-Ch. Féraud, *Les Ben-Djellab, Sultans de Tougourt*, „Revue Africaine”, XXX (1886), pp. 270–271.

¹⁰ P. Cuperly, op. cit., p. 113; M. Mercier, op. cit., pp. 119–122.

Il existe pourtant sur l'île de Djerba, à plusieurs centaines de kilomètres du Mzab, un autre témoignage de l'architecture ibādite médiévale. Ce riche patrimoine, injustement méconnu¹¹, est d'autant plus intéressant qu'il est extrêmement ancien. La population de Djerba, conquise par les Arabes en 47/667-668, s'est convertie à l'ibādisme dès le VIII^e siècle, en adoptant tout d'abord les schismes ḥalafite et nukkārite. Le wahbisme, doctrine orthodoxe fidèle aux imams de Tāhart, s'y est imposé au X^e siècle sous l'autorité du savant Abū Miswar, qui a totalement éradiqué le ḥalafisme¹². Les nukkārites, repoussés dans la partie orientale de l'île, ont côtoyé les wahbites pendant de longs siècles. Ce n'est qu'à partir du XVIII^e siècle qu'une partie de la population, désormais majoritairement wahbite, a été progressivement conquise par le malékisme. De nombreuses mosquées manifestement très anciennes témoignent encore de l'époque où Djerba était entièrement peuplée d'ibādites. La date précise de leur construction est rarement connue; on peut parfois les rattacher à un siècle grâce à tel ou tel prestigieux savant qui y a enseigné, mais souvent l'époque de fondation du lieu de culte s'est complètement effacée de la mémoire des gens et aucun document ne peut la leur rappeler¹³. Les écrits des savants ibādites font très rarement allusion aux mosquées. Nous conservons cependant une liste des vingt principales madrasas de Djerba, dressée à la fin du XVII^e siècle pour l'imam ibādite d'Oman; à la même époque, l'ouvrage de l'historien djerbien Sulaymān al-Ḥilālī donne plusieurs indications sur les lieux de culte¹⁴. La plus ancienne mosquée djerbienne est sans doute la ḡāmi' Taḡdīt qui aurait été fondée au IX^e siècle¹⁵. Deux mosquées subsistent qui datent assurément du X^e siècle, la ḡāmi' al-kabīr ou grande mosquée d'Abū Miswar, et la mosquée côtière de Sīdī Yātī. La comparaison entre les édifices religieux les plus anciens et d'autres bien plus récents montre que leur style est immuable. Si l'étude stylistique ne peut en aucune façon contribuer à dater l'un ou l'autre édifice, cette façon de bâtir inchangée au cours des siècles permet de supposer que les bâtiments médiévaux encore visibles à Djerba sont certainement très proches des premières constructions entreprises

¹¹ Les ouvrages consacrés à l'architecture islamique n'en font jamais état, même s'ils sont très complets. Ainsi, R. Hillenbrand, *Islamic Architecture. Form, Function and Meaning*, Edinburgh University Press, 1994, p. 142 et pp. 437-438, évoque Tāhart, Sadrāta et le Mzab mais ne dit pas un mot sur Djerba.

¹² Voir V. Prevost, *La renaissance des ibādites wahbites à Djerba au X^e siècle*, „Folia Orientalia”, XL (2004), pp. 171-191.

¹³ T. Hantous et S. El Younsi, *Aspects de l'architecture traditionnelle de Djerba*, in *Séminaire pour la sauvegarde de l'architecture et de l'environnement de Djerba*, Houmt-Souk, A.S.I.D.J.E., 1975, p. 85.

¹⁴ F. al-Ġa' bīrī, *Niẓām al-'azzāba 'inda al-ibādīyya al-wahbiyya fī Ġarba*, Tunis, I.N.A.A., 1975, pp. 239-240; Al-Ḥilālī, *'Ulamā' Ġarba, rasā'il al-ṣayḥ Sulaymān Ibn Aḥmad al-Ḥilālī*, éd. M. Gouja, Beyrouth, Dār al-ḡarb al-islāmī, 1998, pp. 73-87.

¹⁵ R. al-Murābiṭ, *Mudawwana masāḡid Ġarba*, Tunis, Wizārat at-ṭaqāfa - Al-Ma'had al-waṭanī li-at-turāī, 2002, p. 86. Abū Ra's al-Ġarbī, *Mu'nis al-aḥibba fī aḥbār Ġarba*, éd. M. al-Marzūqī, Tunis, I.N.A.A., 1960, p. 97, l'estime encore plus ancienne: elle aurait été bâtie au début du III^e siècle de l'hégire sur l'ordre de «l'émir de Tāhart» par les soins de son 'āmil / représentant à Djerba. Ainsi sa construction aurait été ordonnée par l'imam rustumide 'Abd al-Wahhāb ou par son fils Aflaḥ.

par les ibādites, à une époque contemporaine de celle de Tāhart¹⁶. Au Moyen Âge, les Djerbiens n'avaient pas fondé de véritables villes¹⁷: les habitants étaient disséminés sur toute la surface cultivable de l'île et vivaient principalement de l'agriculture et de la pêche. Les mosquées, reflétant la dispersion caractéristique de l'habitat djerbien, étaient réparties elles aussi de façon tout à fait équilibrée. Cette caractéristique apparaît toujours clairement aujourd'hui: même si le XX^e siècle a vu le développement de villes et que la population s'est concentrée sur la côte pour profiter de la manne touristique, l'intérieur de l'île est toujours parsemé de petites mosquées. La plupart d'entre elles, rurales et extrêmement modestes, sont situées à l'intérieur des terres, soit à proximité des hameaux, soit complètement isolées. Parmi ce grand nombre de mosquées, guère plus de la moitié est encore desservie et seule une petite partie, surtout dans les agglomérations, accueille la prière du vendredi.

La tradition populaire attribue à Djerba, appelée familièrement «l'île des mosquées», un nombre de lieux de culte équivalent au nombre des jours de l'année. En 1941, René Stablo dénombrait 288 mosquées dont 122 mālikites et 166 ibādites¹⁸; à cette époque, l'île comptait donc une mosquée pour 163 habitants! La toute récente recension de Riyād al-Murābiṭ inventorie 254 monuments. Le fréquent isolement des lieux de culte et leur multiplicité ont donné lieu à une série d'interprétations. Ainsi, un Djerbien nous a affirmé que la dispersion des mosquées provient de ce qu'elles doivent correspondre à un cercle dont le rayon peut être parcouru en un quart d'heure, afin que les croyants n'aient en tout et pour tout qu'une demi-heure de trajet pour aller prier et en revenir. On motive parfois l'abondance des édifices religieux par la piété des habitants et par leur souci de propreté: pour empêcher que ces lieux sacrés ne soient souillés, il aurait été nécessaire de les isoler. On dit aussi que le caractère individualiste du Djerbien lui fait préférer une mosquée éloignée de son domicile pour éviter toute promiscuité, même s'il doit s'imposer une marche pour aller prier¹⁹. En fait, leur nombre important se justifie surtout par le rôle vital que jouait autrefois le lieu de prière, même s'il n'était réservé qu'à un groupe restreint, voire à une seule famille. C'était en effet le centre de toute la vie spirituelle et sociale de la communauté. Outre son rôle religieux, la mosquée se transformait fréquemment en école pour les étudiants de tous les âges. Elle servait de refuge en cas d'attaque et permettait aux voyageurs de se loger. Elle assumait des fonctions juridiques diverses, de la ratification des contrats de mariage au jugement des affaires sociales et économiques de la communauté. Le manque d'eau, qui a toujours été cruel

¹⁶ De même, depuis la fondation des premières cités du Mzab, les habitudes de construction y sont restées rigoureusement les mêmes. M. Mercier, op. cit., p. 81.

¹⁷ Voir les descriptions de 'Abd al-Bāsiṭ ibn Ḥalīl dans R. Brunschvig, *Deux récits de voyage inédits en Afrique du Nord au XV^e siècle*, Paris, Maisonneuve et Larose, 2001, pp. 43–44, et de Jean-Léon l'Africain, *Description de l'Afrique*, trad. A. Épaulard, Paris, Adrien Maisonneuve, 1981, II, p. 400.

¹⁸ R. Stablo, *Les Djerbiens. Une communauté arabo-berbère dans une île de l'Afrique française*, Tunis, 1941, p. 41.

¹⁹ S. Tlatli, *Djerba, l'île des Lotophages*, Tunis, Éditions Cérès Productions, 1967, pp. 171–172; T. Hantous et S. El Younsi, op. cit., pp. 84–85.

à Djerba, explique également l'abondance des mosquées: autrefois, lorsqu'on découvrait de l'eau douce, on construisait une mosquée à cet endroit et on creusait plusieurs puits. Quand, par excès de puisage, l'eau se chargeait de sel, la communauté allait s'installer plus loin auprès de nouveaux puits²⁰.

Parmi cette multitude de mosquées, certaines jouaient un rôle décisif dans le système défensif de l'île: ce sont les mosquées de guet et les mosquées fortifiées. Ces deux types de bâtiments sont liés à l'histoire mouvementée de Djerba, marquée par son extrême vulnérabilité. D'une part, la forte proximité du continent lui a valu de représenter pendant des siècles une terre de *razzia* pour les nomades du Sud tunisien et de la Tripolitaine. D'autre part, elle constituait une porte d'entrée vers la riche Tunisie, objet de convoitise des chrétiens. Dès le XI^e siècle et jusqu'en 1560, l'île subit un nombre incalculable d'attaques: ce furent d'abord les souverains tunisiens qui tentèrent à plusieurs reprises de la soumettre, en y commettant d'épouvantables massacres. En 1135, elle fut prise par le roi normand Roger II de Sicile qui fit trucher une partie de la population. Pendant quatre siècles, Djerba passa de main en main, au profit tantôt des musulmans, tantôt des chrétiens. En 1560, elle fut conquise par les Turcs et resta possession ottomane jusqu'au protectorat français de 1881. Ces menaces permanentes poussèrent les ibāḍites à imaginer sur tout le littoral de l'île un important système défensif. En première ligne, au bord de la mer, se trouvait une ceinture de mosquées chargées de guetter la côte. Cette surveillance était indispensable car les habitations ne se trouvaient jamais en bordure des côtes, pour éviter tant les sols salins que les soudaines attaques venues du large. Pour la plupart, ces mosquées étaient particulièrement discrètes, ramassées sur elles-mêmes et dépourvues de minaret. Les ibāḍites s'y succédaient sans relâche, partageant leur temps entre la prière et l'observation de la mer. En cas d'attaque, ils prévenaient la population par des signaux lumineux et par la fumée dans la journée, par le feu la nuit. Ces mosquées de guet rappellent par plusieurs aspects les *ribāṭ* bâtis par les Aḡlabides sur le littoral tunisien. Celles qui ont subsisté ont retrouvé une place importante dans la vie religieuse des Djerbiens: elles sont désormais dédiées à des saints et accueillent chaque été à date fixe de nombreuses familles lors de la *ziyāra*, le pèlerinage²¹. Parmi les plus célèbres figurent Sīdī Yāṭī au sud de l'île et Sīdī Ġmūr à l'ouest, caractérisée par le pinacle en forme de pain de sucre qui la surmonte et symbolise le minaret.

En seconde ligne, de nombreuses mosquées défensives, équipées pour tenir des sièges, permettaient à la population de se réfugier en cas de nécessité. Certaines étaient équipées de meurtrières, de créneaux et de mâchicoulis qui leur permettaient de se mettre rapidement en état de défense. Elles comprenaient généralement plusieurs citernes et des locaux destinés à emmagasiner des victuailles. En temps de paix, elles étaient des lieux de culte traditionnels et il apparaît que certaines d'entre elles, sans doute à des époques particulièrement troublées, ont été fortifiées bien après leur construction. On qualifie

²⁰ *Ġarba ǧazīrat al-masāǧid*, Houmt-Souk, AS.S.I.DJE., 1992, p. 4; J. Berrebi, *Les mosquées de Djerba*, Tunis, Point Dix Sept - Simpack Éditions, 1995, p. 7.

²¹ *Éternelle Djerba*, Houmt-Souk, AS.S.I.DJE., 1998, p. 52; L. Jeriri, *Djerba intime*, Houmt-Souk, Éditions Al Jazira, 2003, p. 18.

généralement ces mosquées de «fortifiées» à cause de leurs imposants contreforts et de l'enceinte, parfois percée de meurtrières, qui regroupe leurs différents bâtiments²². Beaucoup possèdent un escalier intérieur qui permet d'accéder d'abord à la terrasse puis au sommet du minaret. En cas de siège, les ibādites montaient sur la terrasse et se plaçaient derrière les meurtrières aménagées en haut des murs de façade pour combattre les assaillants. Plusieurs mosquées gardent les traces d'un mâchicoulis et la très ancienne ḡāmi' Tāḡdīt présente la particularité d'en conserver deux, situés au-dessus de chacune des deux entrées de la mosquée. Ce sont des mâchicoulis rudimentaires construits en moellons, reposant sur des supports en bois d'olivier²³. Les autres exemples de mâchicoulis que nous avons observés ne présentent souvent plus qu'une simple embrasure dans le haut de la façade et l'emplacement des deux poutres qui devaient soutenir l'ouvrage²⁴. Si les mosquées fortifiées n'étaient pas situées trop loin du rivage, elles assumaient également le rôle de guet; ainsi, à la mosquée Midrāḡin, le haut minaret permettait de déceler les éventuelles attaques et de prévenir les habitants par des signaux lumineux²⁵.

Les modestes moyens mis en œuvre par les Djerbiens pour se protéger sont également utilisés par les Mozabites: de nombreuses constructions ibādites sont dès lors très proches, semblables par leurs murs épais et dépourvus d'ouvertures, à l'exception des meurtrières percées à leur sommet. Le seul élément réellement offensif des mosquées djerbiennes, le mâchicoulis, se retrouve dans le Mزاب. On le connaît sous le nom de *minqāṣ* qui désignerait un orifice destiné à l'évacuation des eaux et qui aurait pu servir entre autres à remplir le fossé. On voit encore à Ghardaïa ces encorbellements dont la partie supérieure est percée de meurtrières et dont l'ouverture est suffisamment large pour pouvoir déverser sur les ennemis de l'huile bouillante ou toutes sortes de projectiles pendant les combats de rues²⁶. Certaines grandes tours extérieures au rempart comportent également des sortes de mâchicoulis, des niches où peut se tenir un homme ou des ouvertures plus petites, placées de part et d'autre de la construction²⁷. Ces «bordjs» défensifs, intégrés dans le rempart ou bâtis à des endroits stratégiques permettant de surveiller de vastes étendues, servaient à donner l'alerte et assumaient donc le même rôle que les mosquées de surveillance du

²² R. Stablo, op. cit., pp. 49–50; T. Hantous et S. El Younsi, op. cit., pp. 88–89. Il faut ajouter que ces édifices sont bâtis sur des colonnes épaisses, reliées par des arcs qui supportent dans la plupart des cas des petites coupoles de moins de trois mètres de diamètre et plus rarement des voûtes, surmontées éventuellement de terrasses. Les poussées vers l'extérieur sont compensées soit par des murs massifs qui perdent de leur épaisseur en hauteur, soit par de puissants contreforts triangulaires appuyant sur les murs, certains bâtiments combinant les deux systèmes. Les mosquées djerbiennes, si modestes soient-elles, ont donc souvent un aspect fortifié, alors qu'elles sont simplement consolidées.

²³ *Ifriqiya. Treize siècles d'art et d'architecture en Tunisie*, Tunis - Aix-en-Provence, Édisud - Déméter, 2000, p. 290.

²⁴ C'est le cas dans les mosquées Midrāḡin et As-Sallawāfī. La mosquée fortifiée Talākīn de Ġīzan, fort bien conservée, montre encore un bel exemple de mâchicoulis au-dessus de la porte d'entrée.

²⁵ R. al-Murābiṭ, op. cit., p. 75.

²⁶ P. Cuperly, op. cit., p. 112; H. et J.-M. Didillon et C. et P. Donnadieu, op. cit., pp. 46–48 et p. 108.

²⁷ M. Mercier, op. cit., pp. 121–122.

littoral djerbien. Leurs gardes utilisaient des signaux sonores ou lumineux pour avertir les citadins et les cultivateurs de la palmeraie en cas d'attaque mais également en cas de crue subite²⁸. Les Mozabites, isolés dans un désert peu hospitalier, avaient bien moins à craindre que les Djerbiens; seuls les attaques de nomades pillards et les combats résultant de leurs luttes intestines avaient a priori de quoi les effrayer. Ils étaient pourtant extrêmement soucieux de leur sécurité et l'on sait que lors de la fondation des cités, les sites ont été choisis selon leurs possibilités de défense militaire. Le développement des villes sur des pitons a permis tout à la fois de dégager de vastes terres cultivables, de préserver les cités des crues de l'oued et surtout d'assurer leur défense grâce à la vue panoramique sur la vallée²⁹. Une fois le site déterminé, la mosquée était le premier édifice construit et tout gravitait ensuite autour d'elle, ce dont témoigne un texte ibāḍite de la seconde moitié du XI^e siècle³⁰. Tout comme les mosquées fortifiées djerbiennes, la mosquée mozabite des origines jouait le rôle d'un château fort où pouvait se réfugier la population; selon la légende, certaines chambres de la mosquée de Ghardaïa renfermaient autrefois d'énormes provisions de bouche et des dépôts d'armes³¹. Autour de la mosquée s'agglutinaient les maisons, protégées par le rempart. Il faut noter qu'en plus de sa fonction défensive, le rempart garantissait l'intégrité de la communauté des croyants et symbolisait en quelque sorte sa fermeture idéologique: ainsi, lors des projets urbanistiques de 1962-1964, les autorités de Beni Isguen demandèrent la construction d'un rempart autour de l'extension prévue³².

Dans le Mزاب, comme jadis à Tāhart et à Sadrāta, le regroupement des fidèles en une agglomération s'est donc imposé, pour des raisons de sécurité mais sans doute aussi pour des raisons religieuses. C'est là la principale différence entre la tradition architecturale ibāḍite d'Algérie et celle de l'île tunisienne où, contrairement à la règle établie ailleurs, l'édifice religieux n'a pas engendré d'agglomérations. Les Djerbiens ont une conception de la mosquée qui diffère fortement de celle des Mozabites: au lieu d'accorder une importance primordiale à une seule mosquée, ils placent tous les lieux de culte sur un pied d'égalité, qu'il s'agisse d'une minuscule mosquée rurale, d'un bâtiment plus spécialement destiné à surveiller la côte ou d'une mosquée fortifiée. Les personnalités religieuses djerbiennes avaient ainsi l'habitude de se déplacer de mosquée en mosquée afin de visiter le plus grand nombre possible de fidèles et de pouvoir leur dispenser leur savoir³³. Bien évidemment,

²⁸ M. Mercier, op. cit., p. 120; M. Roche, op. cit., p. 58.

²⁹ H. et J.-M. Didillon et C. et P. Donnadieu, op. cit., p. 42 et p. 107.

³⁰ P. Cuperly, op. cit., p. 107. De même, Al-Bakrī, op. cit., pp. 68/140-141 et Abū Zakariyyā', op. cit., pp. 86-87 rapportent que lors de la fondation de Tāhart, la première réalisation fut la construction de la mosquée ḡāmi'. À Sadrāta, les fouilles ont montré que la mosquée et les édifices qui l'entourent ont été également les premiers bâtis. M. Van Berchem, op. cit., p. 169.

³¹ É. Masqueray, *Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie*, Paris, Ernest Leroux, 1886, p. 209.

³² H. et J.-M. Didillon et C. et P. Donnadieu, op. cit., p. 44 et p. 107.

³³ Ainsi, l'historien ibāḍite Al-Ḥilātī, op. cit., pp. 86-87, détaille plusieurs itinéraires empruntés par les savants.

certaines mosquées qui assuraient la fonction de madrasa et accueillait des étudiants étrangers à l'île étaient plus importantes que d'autres. C'était le cas notamment de la *ḡāmi' al-kabīr*, la grande mosquée fondée au X^e siècle par Abū Miswar et qui demeura pendant des siècles un centre d'études d'une importance capitale. Mais contrairement au Mzab, lorsqu'un savant réunissait autour de lui un nombre important d'étudiants, il allait fonder sa propre mosquée. Les mosquées de l'île sont traditionnellement très petites: certaines ont été agrandies, ce dont témoignent deux mihrabs placés côte à côte, mais les salles de prières ne peuvent jamais accueillir un grand nombre de fidèles. Les mosquées qui dominent chacune des cités de la pentapole sont à l'inverse suffisamment vastes et les fidèles les ont agrandies au fur et à mesure de leurs besoins³⁴.

En plus de ces mosquées principales, les Mozabites ont également bâti de nombreuses petites mosquées dans les palmeraies pour la saison d'été et dans les cimetières, très utilisées en hiver, toutes dépourvues de minarets³⁵. Celles-ci n'ont pas l'importance des mosquées des cités et ne contredisent en aucune façon le «principe d'unicité de la mosquée» qui est propre au Mzab et ne peut être appliqué aux ibādites djerbiens. La cité d'El Ateuf est la seule à contenir deux mosquées, une particularité qui serait due à la guerre que se livraient deux fractions rivales au sein même de la ville. On peut dès lors supposer que le principe d'unicité a été maintenu pour éviter dans la mesure du possible les divisions dans la communauté des croyants³⁶. À Djerba, la scission a toujours existé entre les wahbites majoritaires et les nukkārites habitant la partie orientale de l'île. Chaque groupe a évidemment bâti ses propres lieux de culte, dans un style très semblable. Certaines mosquées nukkārites ont subsisté jusqu'à nos jours et ont été reconverties en mosquées malékites³⁷.

L'urbanisme mozabite a souvent été résumé à ce principe: une mosquée unique engendrant une cité autour d'elle³⁸. De ce fait, certains ont considéré que cette constante était indissociable de la spécificité religieuse des ibādites et s'appliquait sans aucun doute à leurs communautés extérieures au Mzab. Ainsi Marcel Mercier écrit: «Il semble d'ailleurs qu'on ne puisse concevoir l'existence d'une communauté abadhite, sans ce noyau urbain correspondant: il constitue l'essence même de la conception de la vie sociale chez nos sédentaires»³⁹. Les pages qui précèdent montrent bien que cette vision des choses

³⁴ Selon une tradition djerbienne, prier dans des mosquées spacieuses porterait malheur. M. Mercier, op. cit., p. 89, n. 3.

³⁵ M. Roche, op. cit., pp. 75–77.

³⁶ J. Schacht, *Notes mozabites*, „Andalus”, 22 (1957), p. 4, n. 3; M. Mercier, op. cit., pp. 70–71, auquel revient l'expression «principe d'unicité de la mosquée». J. Schacht, op. cit., p. 11, ajoute qu'au Mzab «la seule mosquée, proprement dite, est la mosquée de la ville».

³⁷ F. al-Ġa' bīrī, op. cit., p. 11, estime qu'il a pu délimiter régions wahbite et nukkārite en se fondant sur des distinctions architecturales entre les mosquées, notamment l'angle où s'élève le minaret.

³⁸ Voir notamment P. Bourdieu, *Sociologie de l'Algérie*, Paris, PUF, 1961, rééd. 2001, p. 38.

³⁹ M. Mercier, op. cit., p. 54. Il est repris textuellement par A.-M. Goichon, *La vie féminine au Mzab. Étude de sociologie musulmane*, Paris, Paul Geuthner, 1927, p. 6.

est fausse. Le principal caractère commun des deux architectures ibādites étudiées est la volonté de mettre en place un système défensif efficace. Les Mozabites ont profité des pitons rocheux pour bâtir des villes ceintes par des remparts et ont donc repris le modèle urbain que leurs ancêtres avaient développé à Tāhart puis à Sadrāta. Les Djerbiens ont tenu compte de la topographie de leur île, plate et facilement envahissable, pour concevoir une ingénieuse ceinture de mosquées de surveillance côtières, doublée à l'intérieur des terres par une seconde ceinture de mosquées fortifiées. À l'inverse des Mozabites, ils ne bénéficiaient d'aucun modèle architectural proprement ibādite puisqu'ils ont adopté cette doctrine dès sa propagation au Maghreb. Leur exploitation des ressources de l'île les conduisait depuis toujours à se répartir le plus régulièrement possible sur l'ensemble des terres cultivables. Ce mode de vie ancestral les a poussés à multiplier le nombre des mosquées, un phénomène sans doute accentué par la cohabitation sur l'île de deux tendances religieuses rivales. En l'absence de cités fortifiées, ce sont les mosquées elles-mêmes qui ont assumé le rôle de bâtiments défensifs.

Il reste à dire un mot de la tradition architecturale propre aux ibādites du djebel Nafūsa libyen. Ici encore, le souci défensif est très net: ce ne sont ni les mosquées ni les remparts des villes qui assurent la protection des habitants mais bien les greniers ou magasins collectifs, regroupant sur plusieurs étages les *ghorfa* dans lesquelles chaque famille de la communauté entrepose ses provisions. Qu'ils soient bâtis sur des éperons rocheux ou dans la plaine, ces greniers sont fortifiés et permettent à la population et au bétail de se réfugier en cas de danger⁴⁰. Les mosquées sont très nombreuses dans le djebel, tant dans les villes – Nalut compte encore trois anciennes mosquées – que dans la campagne. Nombre d'entre elles se situent comme à Djerba au milieu de nulle part, sans qu'il n'y ait plus même la trace des fondations d'un village disparu. En dépit de cet isolement, ces bâtiments sont la plupart du temps toujours entretenus par les populations qui s'y rendent en pèlerinage⁴¹. Tout porte à croire que les savants ibādites se déplaçaient jadis de mosquée en mosquée afin de raviver la foi et les connaissances de leurs coreligionnaires⁴². De ce point de vue, le djebel Nafūsa et Djerba présentent des modèles assez proches, ces deux régions se distinguant par l'abondance et l'éparpillement des lieux de cultes manifestement vénérés tout autant que les mosquées urbaines. Leurs

⁴⁰ J. Despois, *Les greniers fortifiés de l'Afrique du Nord*, „Cahiers de Tunisie”, I (1953), pp. 46–50; *Islamic Art and Architecture in Libya*, Londres, Publication of the Libyan Committee for Participation in the World of Islam Festival, 1976, p. 32.

⁴¹ J.W. Allan, *Some Mosques of the Jebel Nafusa*, „Libya Antiqua”, IX–X (1972–1973), p. 149 et p. 167.

⁴² Deux documents anciens témoignent du très grand nombre de mosquées vénérées dans ces montagnes. D'une part, *Tasmiya mašāhid al-ġabal*, reproduit dans R. Basset, *Les sanctuaires du Djebel Nefousa*, réimpr. in *Cahiers de Tunisie*, XXIX (1981), pp. 372–373. Selon T. Lewicki, *Les sources ibādites de l'histoire médiévale de l'Afrique du Nord*, „Africana Bulletin”, 35 (1988), p. 39, ce texte a été sans doute rédigé par Abū 'Imrān Mūsā aš-Šammāhī, grand connaisseur de mosquées et de tombeaux, qui mourut vers 1405. D'autre part la description du djebel Nafūsa rédigée en berbère à la fin du XIX^e siècle par Brāhīm Ibn Slīmān aš-Šammāhī. Voir A. de Calassanti Motylinski, *Le Djebel Nefousa: transcription, traduction française et notes avec une étude grammaticale*, Paris, Ernest Leroux, 1898.

mosquées partagent d'ailleurs plusieurs points communs: de petite taille et modestes, elles sont souvent souterraines ou semi-souterraines et leur apparence générale est très similaire. On trouve également dans l'une et l'autre région plusieurs styles de minarets qui se ressemblent étrangement.

Ainsi, bien qu'ils partagent la même foi, les Mozabites, les Djerbiens et les habitants du djebel Nafūsa ont développé un urbanisme tout à fait différent, intrinsèquement lié à la topographie de leur lieu d'implantation et à leur mode de vie. Leur système défensif en est la meilleure illustration, les premiers fortifiant leurs cités, les seconds certains de leurs édifices religieux et les troisièmes des bâtiments collectifs inconnus des deux autres régions. La conception d'une mosquée centrale et prééminente qui prévaut dans le Mzab ne se retrouve ni sur l'île ni dans le djebel. Il faut sans aucun doute rejeter l'idée d'un modèle urbain qui serait commun à toutes les communautés ibāḍites.



La mosquée de surveillance côtière Sīdī Ġmūr (photo V. Prevost)



La mosquée Tāġdīt et ses deux mâchicoulis (photo V. Prevost)